

Sophie Guénebaut
Valeur OR02-B0 2003-2004

FICHE DE LECTURE

<p>Paul Watzlawick LA REALITE DE LA REALITE Confusion, désinformation, communication</p>

Editions du Seuil, 1978
Traduit de l'anglais par Edgar Roskis

Sommaire

L'auteur

Postulat

Hypothèses

Démonstration

Résumé de l'ouvrage

Discussion et critique

Bibliographie complémentaire

L'AUTEUR

Paul Watzlawick est né en Autriche, en 1921. Après des études de philosophie et des langues modernes, il a suivi une formation d'analyste au Jung-Institut de Zurich en Suisse. A partir de 1957 et pendant 3 ans, il enseignera à l'Université de San Salvador. En 1960, il rejoint l'équipe du Mental Research Institute de Palo Alto, près de San Francisco.

Depuis 1967, il est professeur à la faculté de l'Université de Stanford. Parmi ses nombreux titres honorifiques, il est doctor honoris causa des universités de Liège, Bordeaux et Buenos Aires. Auteur ou co-auteur de 15 livres, qui ont donné lieu à 74 éditions en langues étrangères, il a rédigé plus de 130 articles. Il a coécrit avec J. Beavin et D. Jackson un document qui a révolutionné les sciences humaines, "La Logique de la Communication". Le

grand public le connaît surtout par "Faites vous-même votre malheur" et "Comment réussir a échouer".

Figure de proue de l'école de Palo Alto, Paul WATZLAWICK a élaboré une synthèse originale à la charnière entre théorie de la communication et thérapie systémique. Dans son célèbre livre "Une logique de la communication", WATZLAWICK expose sa théorie de la communication.

POSTULAT

Dans une interview¹, Paul Watzlawick disait : "Si vous admettez que tout comportement en présence d'une autre personne est communication, alors il me semble que vous devez aller jusqu'à l'implication de l'axiome : "on ne peut pas ne pas communiquer". Tout est communication est le postulat qui permet à l'auteur de bâtir son hypothèse.

HYPOTHESE

Il n'existe pas de réalité absolue, mais seulement des conceptions subjectives et souvent contradictoires de la réalité.

DEMONSTRATION

Ce que nous appelons « réalité » est créé par la communication et n'est pas, contrairement à ce qui nous semble évident, ce qui est. Il existe, non pas une mais des réalités, qui sont toutes des conséquences de la communication.

La "pragmatique de la communication" est devenue un nouveau champ de recherche scientifique. Dans son ouvrage, Watzlawick pose des questions appartenant à ce champ en les illustrant par des anecdotes pour les rendre accessibles. Penser que la réalité est unique est un leurre dangereux, surtout quand la définition de la réalité nous est imposée. Watzlawick, par cet ouvrage, souhaite mettre le lecteur en garde contre ce leurre. Les sources de l'ouvrage proviennent de son expérience dans les domaines de l'enquête criminelle, de la psychothérapie, de son travail d'enseignant et de sa formation.

L'ouvrage est composé de trois parties qui traitent de la confusion (comment la communication est brouillée involontairement), de la désinformation (ce qui peut faire obstacle à la communication correcte d'une information, alors qu'on la recherche ou que l'on tente volontairement de la dissimuler), enfin de nouveaux modes de communication inventés afin de créer une réalité commune aux hommes et aux animaux, ou encore aux hommes et aux extra-terrestres.

¹ interview accordée à Carol Wilder en 1977

RESUME

I - LA CONFUSION

1 - Les pièges de la traduction

Les êtres vivants communiquent en s'échangeant des messages.

Ces messages contiennent des informations sur l'environnement de leurs destinataires. Ils peuvent donc être source de confusion lorsqu'ils sont altérés. Dans les relations humaines, la traduction d'une langue à une autre est source de confusion, notamment lorsque des mots semblables ont des significations différentes. Les abeilles italiennes et autrichiennes connaissent, à leur manière, ces malentendus linguistiques, comme l'a remarqué Karl von Frisch, car elles transmettent des messages identiques qui ont des significations différentes. De la même façon, les hommes héritent de comportements dont les significations diffèrent d'une culture, d'une sous-culture, d'une tradition à une autre et qui peuvent créer des erreurs d'interprétation à l'occasion de leurs échanges. Le langage verbal est source d'erreurs d'interprétation car aucune traduction littérale ne peut restituer totalement sa beauté, ses images, ses métaphores, ainsi que la vision du monde et les idéologies qu'il véhicule. Dans une rencontre internationale, un interprète peut donc provoquer des malentendus aux conséquences désastreuses dues au choix des termes qu'il emploiera. Pour cette raison, l'interprète, nécessaire aux deux parties qu'il renseigne, et incontrôlable par elles, détient un pouvoir important : la possibilité transformer une situation en une autre, en y introduisant une confusion. Une bonne compréhension de la communication permet d'observer et questionner les rapports humains à travers un prisme nouveau.

2 - Paradoxes

La confusion peut avoir pour origine la structure même du message. Elle prend la forme de paradoxes dans la communication dont il existe quatre variantes.

1- Si l'on persuade un individu que sa perception du monde est erronée, il doute des données que lui fournissent ses sens. Quand cette situation se répète, l'individu passe un temps démesuré à essayer de trouver comment il "doit" voir la réalité. Ce comportement est celui du schizophrène.

2- Si un individu attend d'un autre qu'il ait des sentiments différents de ceux qu'il éprouve réellement, ce dernier se sentira coupable de ne pas ressentir ce qu'on lui dit devoir ressentir pour être approuvé par l'autre et se sentira responsable d'une chose sur laquelle il n'a pas d'emprise, comportement qui satisfait les critères diagnostiques de la dépression.

3- Si un individu formule à l'intention d'un autre des injonctions qui à la fois exigent et interdisent certaines actions (par exemple une mère qui souhaite dans le même temps que son fils soit une tête brûlée et respectueux des lois), une situation

paradoxale s'ensuit dans laquelle ce dernier ne peut obéir qu'en désobéissant, ce qui conduit à un comportement qualifié socialement de délinquant.

4- Si un individu exige d'un autre un comportement qui par sa nature doit être spontané, ce dernier est mis dans une situation dont il ne peut sortir à son avantage.

Comme la spontanéité, la confiance ou l'équilibre psychique, le concept de pouvoir contient ses paradoxes. Dans les hôpitaux psychiatriques, par exemple, la préoccupation d'éviter tout semblant de pouvoir dans les relations entre le corps médical et les patients, pour que ces derniers soient dans une situation "normale", afin de revenir à un état "normal", est un objectif illusoire. En effet, tant que le patient a besoin d'aide pour se conduire de façon appropriée, il demeure patient.

De la même façon, nier l'existence du pouvoir dans une société a des conséquences paradoxales, à savoir imposer des comportements et des idées là où l'on prétend être libre de toute contrainte.

La résolution de situations nées de paradoxes exige des comportements qui paraissent irrationnels, non communs, voire malhonnêtes. Cela apparaît clairement dans le contexte du rapport au pouvoir : résoudre une situation paradoxale revient à désobéir. Sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse, la décoration la plus haute de l'armée autrichienne était réservée aux officiers qui avaient, en prenant une initiative, activement désobéi aux ordres, et changé le cours de la bataille et dont l'action avait été couronnée de succès.

Dans les sociétés totalitaires, certains comportements irrationnels tiennent lieu de norme. La raison est une manifestation de folie et est considérée comme nuisible. Ainsi, la communication entre les êtres est altérée car les messages échangés sont porteurs de paradoxes et sources de confusion.

3 – Les avantages de la confusion

Etre en état de confusion nous conduit à rechercher immédiatement une signification à la situation qui nous a mis dans cet état. La confusion aiguë nous fait prêter une attention particulière à des détails. Elle peut nous amener à réagir différemment de la façon dont nous le ferions au quotidien. Ainsi, dans des situations de grand danger, on fonctionnera autrement que dans une situation quotidienne, et on pourra, en une fraction de seconde, prendre une décision qui nous sauvera. De la même façon, quand on a l'esprit ailleurs, l'inattention consciente nous rend réceptif à des détails et nous nous surprenons à pouvoir faire des choses, que nous serions incapables de reproduire, malgré tous nos efforts et notre concentration.

L'état de confusion, loin d'être paralysant, peut donc permettre de conduire à des façons neuves et créatrices de conceptualiser la réalité. La psychothérapie, "art de transformer la vision qu'une personne a de la réalité", utilise la technique de la confusion.

Le cas de Hans le malin

En 1904, un professeur berlinois exhibait son cheval Hans qui pouvait résoudre des problèmes d'arithmétique, savoir lire l'heure, reconnaître des personnes sur des photographies... et communiquait ses réponses en frappant le sol de son sabot. Toutes les expériences tentées sur Hans conduirent les experts à conclure qu'il n'y avait là aucune supercherie. Oskar Pfungst, l'assistant d'un chercheur, demeurant sceptique, remarqua qu'Hans échouait à chaque fois qu'il ne pouvait voir la personne qui lui posait une question, ou que la réponse au problème était inconnue des personnes présentes. Il comprit que le cheval était attentif à tous les changements imperceptibles de l'attitude corporelle des expérimentateurs qui accompagnaient leur raisonnement, et les utilisait comme des signaux.

Le traumatisme de Hans

Ces résultats amenèrent les chercheurs à préférer les expériences durant lesquelles tout contact direct entre l'animal et l'observateur était éliminé. On ne s'intéressa donc pas à l'aptitude fantastique qu'ont les animaux de percevoir et interpréter des mouvements musculaires minuscules, ni au fait que les humains émettent constamment des signaux dont ils n'ont pas conscience et qu'ils ne maîtrisent pas. Cette découverte essentielle ne fut pas initiatrice d'une recherche sur les modes de communication et fut même pendant longtemps occultée.

Le pouvoir des perceptions subtiles

Le psychologue Robert Rosenthal, lui, s'intéressa aux indices circulant entre les expérimentateurs et les sujets et montra comment en situation de confusion, quand nos moyens habituels de perception et d'intelligence ne suffisent plus à fournir des réponses, nous faisons appel à d'autres ressources qui ne font pas l'objet d'une maîtrise consciente. Nous sommes donc, selon lui, à la merci d'influences dont nous n'avons pas conscience et sur lesquelles nous n'exerçons aucun contrôle. Enfin, nous-mêmes influençons les autres de façon totalement inconsciente. L'auteur nous donne un exemple de ces signes qui constituent les modes de communication non verbale, impliquant les sens que sont la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, en racontant une expérience menée par Eckhard Hess qui découvrit que la dilatation de la pupille n'était pas seulement provoquée par la variation de l'intensité lumineuse, mais également par des facteurs émotionnels. Ainsi, les prestidigitateurs sont attentifs aux variations de la taille des pupilles car, quand une personne retourne la carte à laquelle il pensait, ses pupilles s'agrandissent.

La "perception extrasensorielle"

Il existe donc une communication dont nous ne savons rien mais qui détermine notre comportement. A la manière de Hans, beaucoup de séances de lecture de pensées ou de

voyance reposent sur l'aptitude à percevoir les indices minimaux qui sont les signes sur lesquels repose cette communication.

Ainsi, tout événement qui perturbe la communication - un accident au cours de la transmission d'un message (une erreur de traduction par exemple), un message structuré de telle sorte qu'il se contredise lui-même en provoquant une situation paradoxale - engendre un état d'incertitude qui incite le récepteur du message à rétablir l'ordre afin d'échapper à cet état.

II - LA DESINFORMATION

L'auteur adopte le terme de désinformation pour désigner les blocages de la communication, qu'ils soient provoqués expérimentalement, inhérents à certains obstacles concrets ou créés délibérément.

4 – De la récompense arbitraire à l'émergence de visions du monde

Qu'ont montré les expériences qui ont pour objet la manière dont les êtres vivants s'y prennent pour trouver et introduire un ordre dans une situation où ils sont confrontés à un contexte de désinformation ?

Le rat superstitieux : On libère un rat sur une planche, et on laisse tomber au bout de cette planche de la nourriture, 10 secondes après sa libération. Le rat comprend très vite qu'il peut, une fois libéré, obtenir de la nourriture. Or, il ne lui faut que deux secondes pour aller de sa cage au bout de la planche. Dans ce cas, la nourriture n'est pas donnée. Il devra donc attendre entre la cage et le bout de la planche pour laisser les dix secondes s'écouler. Chaque rat adopte alors une attitude différente, celle qui lui semble être la meilleure pour ralentir sa démarche afin d'obtenir la nourriture. Certains se déplacent comme une écrevisse, d'autres font des pirouettes, d'autres encore des petits sauts, gestes répétés autant de fois que l'expérience est recommencée.

Des expériences plus complexes chez les êtres humains, montrent comment, dans une situation d'incertitude, une explication séduisante du réel peut devenir irréfutable, même si une information vient la contredire. D'autres expériences confirment qu'il est très difficile de modifier les idées de ces mêmes personnes, quand de telles certitudes les ont amenées à voir le réel d'une certaine façon. En effet, une situation d'incertitude crée une angoisse et une attente, et nous préférons, pour éviter toute gêne, faire ressembler la réalité à la solution adoptée, plutôt que sacrifier cette dernière.

5 – Hasards et règles

Les mathématiciens affirment aujourd'hui, que dans le domaine de la probabilité, une suite arithmétique aléatoire n'existe pas. Nous les croyons objets du "hasard", parce que nous

n'avons pas de modèle qui nous permette d'expliquer logiquement la présence d'un chiffre par rapport à un autre. Si deux observateurs regardent des suites de chiffres en cherchant selon des modèles différents, ils seront en désaccord sur les suites qu'ils ont attribuées au hasard. L'ordre et le chaos sont donc des états déterminés par le regard de l'observateur.

Pouvoirs psychiques

G. Spencer Brown a fait un rapprochement entre les suites arbitraires et les expériences extrasensorielles. Pour faire d'une suite de chiffres une suite qui nous semble réellement aléatoire, nous aurions tendance à corriger tous les rapports entre les chiffres qui sembleraient se répéter. Or cette correction devenant récurrente devient elle-même un modèle qui enlève à la suite le caractère aléatoire que nous souhaitions lui attribuer. La signification d'une séquence d'éléments (chiffres, cartes, événements...) peut donc changer selon l'ordre qu'on lui impose, ce qui a des conséquences sur l'interaction dans la communication, comme Watzlawick le montre dans le chapitre suivant.

6 – Ponctuation

Des étudiants en psychologie racontent qu'un rat de laboratoire dit du laborantin : "j'ai fait subir à cet homme un entraînement pour qu'à chaque fois que je baisse ce levier, il me donne à manger". Ce que le laborantin considère chez le rat comme une réaction conditionnée au stimulus qu'il lui administre, le rat considère cette même action comme un stimulus qu'il administre au laborantin.

Ordonner les séquences selon son interprétation d'une cause et son effet, dans un sens ou un autre, crée pour chacun des réalités différentes. C'est ce que Watzlawick appelle la ponctuation. Les événements considérés sont les mêmes, mais l'ordonnancement qu'on en fait donne à ces événements des significations qui peuvent être diamétralement opposées. Considérer qu'il n'existe qu'une réalité, et de cette réalité qu'une seule vision possible, peut conduire à une impasse dans la communication entre deux êtres.

7 – Ponctuation sémantique

La ponctuation dans le sens où l'entend l'auteur touche aussi bien la langue parlée qu'écrite. Une même phrase peut recouvrir des sens différents selon que l'on en accentue telle ou telle partie.

La littérature offre des exemples de problèmes liés à la forme de désinformation qui naît de la différence d'interprétation d'un même événement, selon la ponctuation qui en est faite. Dans Les Frères Karamazov de Dostoïevski, Ivan, athée raconte à son frère, Aliosha, très pieux, l'histoire du "Grand Inquisiteur", qui se déroule à Séville, au XVIème siècle, à l'apogée de l'Inquisition. Le cardinal Grand Inquisiteur fait jeter Jésus en prison. Il vient, la nuit qui

précède l'exécution du prisonnier, s'entretenir avec lui. Il accuse Jésus d'avoir rejeté, pour trois raisons, le moyen par lequel il aurait pu s'assurer le bonheur des hommes.

1- En refusant de changer les pierres en pain, il a refusé la valeur d'une obéissance achetée par le pain. Il a privé l'homme de son aspiration à trouver quelqu'un qui le délivre du fardeau de la liberté qui l'effraie.

2- Jésus espère de l'homme une foi librement consentie, non fondée sur les miracles. Mais en privant l'homme de miracles, celui-ci s'en forgera de nouveaux, étant par nature incapable de vivre sans.

3- En refusant de gouverner le monde, Jésus refuse de satisfaire le besoin de l'humanité d'être unie.

Le Grand Inquisiteur, lui, se prévaut d'apporter à l'homme le miracle, le mystère et l'autorité et condamne Jésus à la mort. A la fin de ce réquisitoire, Jésus se lève, et baise les lèvres de son interlocuteur. Celui-ci tressaille, ouvre la porte et laisse partir son prisonnier parmi les hommes.

Dans ce récit apparaît le paradoxe suivant : le Grand Inquisiteur accuse Jésus d'exiger de l'homme une soumission spontanée car, en souhaitant que l'homme préfère la liberté au bonheur, il le prive des deux, l'homme étant trop faible pour accéder à la liberté

8 – "L'expérimentateur divin"

Si nous étions capables de dire, comme le Roi de Cœur dans Alice au pays des merveilles, parlant d'un poème absurde : "s'il n'a pas de sens, cela nous débarrasse de bien des soucis, vous savez", nous ne nous fatiguerions pas à chercher à comprendre. La quête de sens nous amène à imaginer que "la vie, le destin ou encore un expérimentateur divin" se cachent derrière les vicissitudes plus ou moins banales de notre vie quotidienne.

Des hypothèses absurdes, une fois enracinées comme interprétations d'événements, peuvent devenir apparemment logiques et, ce qui est plus inquiétant, contagieuses, comme on a pu le constater dans le phénomène qu'a été la Rumeur d'Orléans, en 1969, rumeur sans fondement, qui insinuait que les magasins de vêtements féminins orléanais étaient impliqués dans la traite des blanches.

Dans ce type d'événements, les éléments qui contredisent "l'explication" ne conduisent pas à sa correction, mais, au contraire, renforcent son élaboration. Plus l'explication devient incroyable, plus elle se prête à être admise.

La plupart d'entre nous avons du mal à accepter la manière dont les "réalités" sont engendrées et préférons imaginer que derrière le déroulement des choses se cache une puissance secrète. Bien que des biologistes comme Jacques Monod proposent comme matrice de l'origine de la vie l'interaction des deux composantes élémentaires que sont le hasard et la nécessité, nous avons du mal à nous résigner à cette idée, beaucoup moins noble que d'autres visions du monde.

9 – La désinformation expérimentale

Solomon Asch, professeur de l'université de Pennsylvanie montra comment les états de désinformation affectent des individus de la même façon dans un contexte expérimental ou dans la vie réelle. Son expérience était la suivante: il montrait, les unes après les autres, des cartes à 9 étudiants. Un seul d'entre eux était le sujet de l'expérience, les huit autres étudiants ayant été instruits de donner unanimement, à des moments prédéfinis, des réponses fausses. On demandait aux étudiants de signaler des ressemblances entre les cartes examinées. Or, à un moment donné, le sujet se trouva dans une position inhabituelle: il lui fallait contredire l'opinion générale du groupe, s'il voulait témoigner de ses sens. Dans 36,8% des cas, les sujets préférèrent se soumettre à l'opinion du groupe plutôt que de le contredire. Un sentiment d'angoisse emplit tous les sujets, qu'ils se déclarent en accord ou en opposition au groupe. Un grand nombre de sujets se mit à douter de ses facultés visuelles, mais, pour tous, le facteur le plus angoissant fut le désir d'être en accord avec le groupe. Cet état d'angoisse conduit à préférer déformer la réalité en renonçant à son indépendance contre un sentiment de confort. Watzlawick conclut qu'il faut, dans ce type d'expérience, tenir compte du contexte de communication interpersonnelle dans lequel elle s'inscrit. Centrer exclusivement son attention sur le comportement du sujet conduirait à formuler un diagnostic psychiatrique sur sa nervosité, son angoisse "anormale", sa distorsion de la réalité. Prendre en compte le contexte dans lequel se déroulent ces troubles est aussi essentiel que les troubles eux-mêmes. L'ignorer est une erreur qui conduit, dans nombre de diagnostics psychiatriques, à conclure qu'un seul individu a besoin d'une thérapie.

10 – L'émergence des règles

L'angoisse inhérente à un contexte de désinformation met en évidence le besoin qu'a l'individu de chercher et d'imposer un ordre aux événements. La ponctuation des événements s'effectue immédiatement, souvent sans s'en rendre compte, lorsqu'une personne se trouve devant une situation inédite. Toute interaction entre deux individus est ponctuée par chacun d'eux, et de ce fait, des règles émergent inévitablement qui orchestrent leur interaction. Le fait qu'un événement se soit produit crée un précédent et par conséquent, une règle. Si la situation se répète, et que la règle n'est pas respectée, le comportement apparaîtra comme anormal ou du moins erroné.

11 – L'interdépendance

Deux choses sont "interdépendantes" quand elles s'influencent réciproquement, et dépendent l'une de l'autre à un degré égal.

Le dilemme des prisonniers

Deux suspects sont arrêtés pour vol à main armée, mais les preuves manquent pour faire porter l'affaire devant les tribunaux. Le magistrat convoque séparément les deux hommes et leur dit qu'il a besoin de preuves pour les faire inculper. S'il n'obtient pas d'aveu, il pourra les condamner pour détention d'arme à feu, ce qui leur fait encourir une peine de six mois de prison. S'ils avouent tous les deux, il leur promet une sentence minimale : deux ans. Si un seul avoue, il sera relaxé, tandis que l'autre prendra vingt ans de prison. Le dilemme des prisonniers, privés de communication, va être de savoir ce que l'autre va faire : "si mon compagnon profitait de la situation pour avouer? Dans ce cas, j'en prendrais pour vingt ans. Je ferais donc mieux d'avouer. Mais s'il n'avoue pas, dans ce cas, il en prendra pour vingt ans et je trahis la confiance qu'il a en moi..." Ce dilemme n'a pas de solution.

De telles situations se produisent dans la vie courante, quand deux personnes doivent prendre une décision commune, alors qu'elles ne peuvent communiquer entre elles. Un homme et une femme perdus dans un magasin essayeront par exemple d'imaginer non seulement l'endroit où l'autre ira en se posant la question : "qu'est-ce que je ferais si j'étais lui ?" mais l'endroit que l'autre choisira en se posant la question: "qu'est-ce que je ferais si j'étais lui se demandant ce qu'il ferait s'il était moi ?"

Ainsi, dans une situation d'interdépendance interviennent trois facteurs : la confiance existant entre deux personnes, leur conviction commune qu'une bonne décision est nécessaire, enfin, l'ancrage de cette décision sur "une vision du monde" partagée par les parties en présence.

12 – Les menaces

La menace est une forme du phénomène de l'interdépendance : un individu exige d'un autre un certain comportement, en évoquant les conséquences spécifiques qui s'ensuivraient si l'autre ne se soumettait pas.

La menace pour réussir doit remplir trois conditions.

1- Elle doit être convaincante et suffisamment plausible pour être prise au sérieux. Elle ne sera en effet efficace que si l'individu arrive à convaincre son interlocuteur que la situation qu'il met œuvre aura des conséquences qui échapperont à son contrôle. On peut le faire en montrant qu'on est tellement engagé dans une action, qu'il nous est impossible de faire marche arrière sans perdre la face; ou encore rendre la menace irréversible en rendant les conséquences dépendantes d'une puissance hors de portée (c'est le cas dans les chantages dont une partie intégrante est la menace au suicide).

Une menace peut être retournée contre celui qui la brandit selon le même procédé, grâce à une menace plus sérieuse, donc plus crédible.

2- Elle doit atteindre sa cible, sous peine de rester sans effet. Une manière de résister à une menace est donc de rendre impossible sa réception, à la condition que cette inaptitude soit crédible aux yeux de celui qui brandit la menace (être inattentif,

faire le sourd...) Tout refus inattendu ou réaction inattendue est susceptible d'annuler tout effet de la menace, donc d'annuler la menace elle-même.

3- La cible doit être en mesure de s'y soumettre. Si la victime d'une menace peut facilement montrer qu'elle ne peut s'y plier, la menace restera sans effet. La réception de la menace même peut provoquer une situation qui la rend sans effet : un évanouissement, une crise cardiaque... Se protéger des menaces fait partie de notre vie à des échelles très différentes. Schelling a montré, par exemple, que le vote à bulletin secret est un moyen de prévenir les menaces d'intimidation. En effet, l'électeur est non seulement protégé par le secret, mais il est surtout protégé par l'obligation du secret. Cette obligation rend toute menace impuissante, puisque la personne sensée être intimidée ne pourrait prouver qu'elle s'est pliée à la menace, dans la mesure où elle a voté dans le secret.

Les menaces illustrent les phénomènes d'interdépendance, tout comme leurs images inversées que sont les promesses.

13 – La mystification dans le travail de renseignement

Le travail de renseignement comporte trois volets : l'espionnage, le contre-espionnage, et la délivrance de fausses informations à l'ennemi. Ce dernier volet a pour but la désinformation. Les règles de la communication, ici de l'ordre de l'interdépendance, sont inversées: il s'agit d'amener l'autre à penser que l'on pense une chose fausse, en lui faisant croire qu'il s'agit d'une chose vraie. Watzlawick qualifie ce savoir-faire de "jeu de la mystification". Pendant la seconde guerre mondiale, les Britanniques excellaient dans ce jeu: après avoir appréhendé les espions allemands, ils les "retournaient", afin que ceux-ci fournissent de faux renseignements à leurs supérieurs.

Pour Sir John C. Masterman, "le pouvoir de désinformer dépend de la réputation de l'expéditeur et une longue période de renseignement véridique est un indispensable préliminaire pour passer au mensonge." (The Double-Cross System in the War of 1939 to 1945).

Ainsi, la réalité d'un agent secret tient au fait que l'on croie que les mensonges proviennent de lui. Que cet agent existe ou non, n'a, dans ce jeu, que peu d'importance. La communication dépend ici de la croyance.

De nombreux dispositifs sont mis en place pour protéger les pays de ce genre de duperie : par exemple, les Allemands avaient prévu des codes secrets que les agents secrets pouvaient envoyer dans leurs messages, et qui pouvaient signifier qu'ils étaient démasqués et retournés. Mais ces dispositifs peuvent s'avérer inefficaces. En effet, comme cela a déjà été explicité, les personnes adhèrent avec ténacité aux visions de la réalité qu'elles se sont construites. Pour cette raison, la fabrication de l'identité d'un agent, son entraînement, les attentes que les

responsables d'une mission mettent en lui peuvent les rendre incapables d'entendre qu'un agent puisse être retourné, donc incapables de voir ce qu'ils refusent de voir.

Les contextes de communication du travail d'agent double peuvent faire naître n'importe quelle réalité dans l'esprit de l'ennemi à condition que cette réalité contienne "juste assez" de vérité pour être suffisamment plausible.

14 – Les deux réalités

Pour conclure la seconde partie de l'ouvrage dont l'objet est la désinformation, Watzlawick identifie le dénominateur commun des différents aspects qu'elle peut revêtir, comme l'auteur l'a montré dans le choix de ses exemples.

Nous faisons communément une confusion entre deux aspects différents de ce qui est appelé "réalité":

- *La réalité de premier ordre*, qui a trait aux "propriétés physiques, objectivement sensibles des choses", est liée à la perception sensorielle que l'on en a, et est une réalité scientifiquement vérifiable.
- *La réalité de second ordre* se rattache à la signification et à la valeur que l'on attribue à ces choses perçues et se fonde sur la communication. Conflits interpersonnels, différences de normes culturelles montrent que ces deux réalités sont très différentes et que la réalité de second ordre, qui repose sur des règles subjectives et arbitraires ne sera en rien renseignée par la réalité de premier ordre.

L'auteur nous en donne un exemple simple. Un adulte et un petit enfant voient un feu rouge. Il s'agit bien du même objet, de la même couleur pour tous les deux, mais il signifiera "ne traversez pas" uniquement pour l'adulte.

Watzlawick conclut cette seconde partie en rappelant que nous avons tendance à penser que la réalité correspond à la façon dont nous voyons les choses, qu'il existe pour chacun d'entre nous une réalité de second ordre "réelle" et que tout point de vue divergent est pour nous celui d'un "méchant ou d'un fou".

III- LA COMMUNICATION

Dans la troisième partie de l'ouvrage, l'auteur examine des situations dans lesquelles la base de la communication n'existe pas, où un terrain de compréhension commun doit être créé pour que deux parties puissent échanger des informations. L'information elle-même est, dans cette phase, secondaire mais pourra, une fois l'échange établi, révéler des réalités de second ordre inimaginables pour l'être humain. Watzlawick décline trois de ces situations : la communication entre l'homme et les animaux, l'homme et les extra-terrestres, et enfin, ce qu'il appelle "un des aspects les plus ésotériques de la recherche sur la communication" : les interactions entre êtres imaginaires ou dans le cadre de situations imaginaires.

15 – Le chimpanzé

Les expériences qui avaient pour objet d'enseigner notre langage aux chimpanzés ont échoué. En effet, l'aptitude du chimpanzé à acquérir et utiliser notre langue s'est avérée très limitée. Ces expériences ont toutefois montré que cette inaptitude était anatomique. Des chercheurs ont donc tenté d'établir un dialogue avec ces animaux à l'aide d'un autre langage, en recourant aux mains et aux autres parties du corps.

Le langage par les signes

A partir de 1966, deux psychologues américains se sont mis à travailler avec Washoe, jeune chimpanzé femelle. Ils voulaient communiquer avec elle à l'aide de l'ASL (American Sign Language), qui a un vocabulaire de 5000 à 10000 signes. En 1970, Washoe connaissait 130 signes, et on l'avait vu faire 245 combinaisons de ces signes, soit des phrases. Les signes qui composent ce langage sont un mélange de figures iconiques (en rapport avec ce qu'ils désignent) et arbitraires. Ils permettent de nommer des éléments concrets, mais également des concepts et réflexions abstraits.

Washoe apprit beaucoup des signes grâce à ses dispositions pour l'imitation. Elle créa de nouveaux signes (par exemple, « se dépêcher », en agitant vigoureusement sa main ouverte). Elle combina des signes en partant de la simple nomination des choses. Elle se mit à inclure par exemple le nom de la personne à qui elle s'adressait. Elle déclina l'usage des signes dans des circonstances différentes de celles dans lesquelles elle les avait appris (par exemple, elle utilisa le verbe ouvrir dans des circonstances multiples, alors qu'elle l'avait appris quand elle demandait à ouvrir la porte). Elle était capable de donner un ordre correct aux combinaisons qu'elle formait ("moi chatouiller toi" ne signifiait pas du tout la même chose que "toi chatouiller moi"). Elle se parla à elle-même (les chercheurs la virent agiter vigoureusement sa main, "se dépêcher", en allant vers son pot de chambre). Enfin, elle formula des énoncés qui portaient sur les objets de sa perception et non seulement sur les objets eux-mêmes. Elle accéda, ce faisant, à la formulation d'une réalité de second ordre (par exemple, après une bagarre avec un macaque rhésus, elle l'appela "dirty monkey", et depuis ce jour, utilisa cette insulte pour toutes les personnes qui n'honoraient pas ses demandes). L'apprentissage de ce langage par les chimpanzés se solda jusqu'à ce jour par des interrogations, notamment en ce qui concerne l'emploi de questions et de négations par les animaux.

L'expérience Sarah

En Californie, deux chercheurs firent une autre tentative avec le chimpanzé Sarah. Ils communiquèrent avec elle de la façon suivante : ils associaient à un objet une forme en plastique qui pouvait être posée sur un tableau aimanté. La forme n'avait pas de rapport avec l'objet qu'elle signifiait. Des objets, des personnes, des verbes étaient représentés par des

formes différentes. Ils constatèrent rapidement que Sarah était capable de formuler des questions, des négations et des comparaisons. Enfin, Sarah ordonnait son univers en classes logiques (elle était capable d'associer l'objet symbolisant la pastèque à la classe des objets ronds, celle des fruits, des aliments, selon la question posée). Ce constat est très remarquable pour Watzlawick, car de nombreuses études cliniques chez les êtres humains concernent la confusion à effet paradoxal d'une classe avec un membre de cette classe.

Quel que soit leur avenir, ces expériences doivent ébranler notre anthropocentrisme, car ce sont les animaux qui, les premiers, ont appris le langage d'une autre espèce. Elles ont révélé que les chimpanzés utilisent peu leurs facultés mentales par rapport à leurs possibilités. Qu'en est-il des nôtres ? Qui pourrait nous aider à les développer?

16 – Le dauphin

Cet animal exerce une fascination sur l'homme depuis des millénaires. Le dauphin possède un cerveau dont le poids est supérieur à celui de l'homme, alors que leur taille est comparable. Or, plus un cerveau est grand, plus il est complexe et donc élaboré dans son fonctionnement. Les chercheurs pensent que le dauphin, après s'être adapté à la vie sur terre est retourné à la mer (il respire toujours à l'aide de poumons, et ses mains, dont la structure squelettique n'a pas évolué, se sont transformées en nageoire).

A quoi leur sert leur intelligence, sinon à sauter dans le sillage de nos bateaux ou dans nos parcs d'attractions ?

Certains constats indiquent que les dauphins désirent entrer en communication avec nous :

- Ils viennent en aide aux nageurs en difficulté en remontant les corps à la surface, comme ils le font pour leurs congénères.
- Les animaux en captivité, afin que les êtres humains perçoivent leurs vocalisations, savent abaisser leur hauteur jusqu'à une fréquence que nous pouvons percevoir et sortent la tête de l'eau car nous ne pouvons les entendre sous l'eau.
- Concernant les tours d'adresse que nous leur enseignons, le plus étonnant, d'après les chercheurs, n'est pas qu'ils peuvent les exécuter, mais qu'ils aient découvert que nous pouvons le faire (le dauphin apprendra vite au spectateur qui se trouve sur le bord du bassin, à lui renvoyer le cerceau qu'il lui lancera).

Deux moyens permettraient d'instaurer une communication avec ces animaux, qui, d'une intelligence égale ou supérieure à la nôtre, vivent dans un monde différent du nôtre, qui désirent entrer en relation avec nous :

- Se servir de la parole humaine comme véhicule de cette communication (la même tentative faite sur les chimpanzés s'est révélée un échec, car leurs cordes vocales sont impropres à la production de la parole humaine. On peut facilement imaginer les difficultés que rencontrerait l'appareil phonatoire du dauphin...)

- Se servir des vocalisations naturelles du dauphin comme support de cette communication. Les émissions acoustiques des dauphins ne lui servent pas de moyen de communication comme nous l'avons entendu jusqu'à maintenant, mais, à l'image de la chauve-souris, de système d'écho-repérage, qui leur permet de prendre connaissance du monde qui les entoure en les renseignant sur la position des objets qui le constitue, leur distance, leur forme et composition. Les dauphins ont un code d'écho-repérage commun à tous, mais nous ignorons comment, sur cette base acoustique, ils communiquent entre eux. Certains faits ont montré que cette communication existe. R. B. Robinson, dans Whales and Men, raconte comment des pêcheurs en mer ne pouvaient opérer car ils étaient envahis par des épaulards (cousin du dauphin), qui mangeaient les poissons, autour des bateaux. Ils firent appel à des baleiniers. De l'un d'eux, un harpon fut tiré et un épaulard fut tué. Immédiatement, les épaulards s'éloignèrent des baleiniers, mais continuèrent à banqueter autour des autres bateaux, dont ils ne risquaient rien. Le message que les animaux se sont transmis devait signaler non seulement un danger, mais fournir des renseignements détaillés et factuels sur ce danger.

D'autres faits similaires renforcent l'idée que les dauphins possèdent un langage.

Si nous ne sommes pas parvenus à savoir ce que les dauphins font de leur intelligence, nous pouvons nous demander ce que nous avons fait d'eux. Selon Watzlawick, hormis à quelques tristes tours d'adresse dans des parcs d'attractions ou des centres de recherche, l'homme s'en sert à des fins militaires, au fond des océans.

Les dauphins partagent notre univers, mais vivent dans une réalité totalement différente de la nôtre que nous ignorons. Ce mystère ne doit pas cesser de nous interroger sur ce que savent ces animaux et ce qu'est leur réalité.

17 – La communication extra-terrestre

Au-delà de notre système solaire, une vie intelligente pourrait exister et sa forme devrait ressembler à celle de la vie sur terre, car il est pratiquement démontré que les quatre mêmes éléments fondamentaux qui composent notre terre composent la Voie lactée. Il existe dans notre Voie lactée un milliard de planètes qui sont comparables à la nôtre et pourraient abriter une vie semblable à la nôtre.

Le désir d'entrer en communication avec les organismes qui pourraient y vivre pose deux types de questions :

- Comment entrer en communication ? Quelle technique utiliser ? Les distances concernées empêchent d'envisager tout déplacement physique. Il en va différemment de la radiodiffusion qu'elle soit active (le plus grand radiotélescope situé à Porto Rico est capable de détecter toute impulsion qui proviendrait d'un instrument analogue dans notre galaxie) ou passive (notre planète est devenue une source de pollution

électromagnétique dont des extraterrestres assez avancés technologiquement pourraient facilement repérer les signaux).

- Quel message transmettre, alors que nous ignorons leur façon de parler, de penser, et de ponctuer leur réalité de second ordre (donc, d'interpréter) ?

Si, techniquement, nous pouvons envoyer et recevoir des messages à l'aide d'un radiotélescope, il nous est impossible d'entrer en communication avec d'autres êtres si nous ne pouvons nous mettre en accord avec eux sur la fréquence sur laquelle nous pouvons communiquer. Or, comment se mettre en accord avec eux, sans être entré en communication ? Watzlawick nous ramène à la question de l'interdépendance :

Anticryptographie

Nous avons vu qu'en absence de communication préalable à une décision interdépendante, les acteurs doivent émettre une hypothèse tacitement partagée ou baser leur hypothèse sur un élément unique, tellement évident qu'il ne puisse faire aucun doute sur son sens. De nombreux chercheurs ont imaginé de tels éléments :

- En 1820, le mathématicien Carl Friedrich Gauss proposa de faire un gigantesque triangle rectangle, dans les forêts de Sibérie (des bandes de forêts, larges de 18 km en constitueraient le tracé, et des champs de blé en auraient constitué l'intérieur, ainsi que trois carrés situés sur les côtés du triangle). Cette forme serait visible des plus lointaines planètes et selon Gauss, elle serait évidente pour les astronomes et mathématiciens extra-terrestres.
- Charles Cros, au XIX^{ème} siècle, imagina de construire un immense miroir qui aurait reflété les rayons du soleil et aurait fait fondre le sable censé recouvrir la planète Mars. On aurait pu ainsi, graver d'énormes inscriptions à sa surface.
- En 1840, Joseph Johann von Littrow suggéra de creuser un trou de 40 km de diamètre dans le sahara, qu'on remplirait d'eau avant d'y verser du kérosène qu'on enflammerait la nuit, pendant plusieurs heures.

Ces projets ont l'intérêt de présenter des messages dont le décodage présente peu de difficultés, et qui pourraient donc être efficaces. L'art d'encoder les messages avec clarté et transparence s'appelle anticryptographie, en référence à la cryptographie, qui est la science de l'encodage et du décodage de message (et qui permet de dissimuler le sens de messages, et de ce fait de créer la désinformation). Si nos éventuels partenaires sont en mesure d'accéder à ces messages, cela signifierait qu'ils disposent d'une technologie comparable à la nôtre et que nous avons en commun une réalité de premier ordre, qui permettrait d'entamer une communication.

Le projet Ozma

Au-delà des projets, une expérience a été accomplie dans ce domaine, en 1960. L'astronome Frank Drake, en Virginie, choisit deux étoiles qui semblaient éligibles aux astronomes et qui pendant trois mois furent traquées par un radiotélescope. Aucun signal témoignant d'un dispositif artificiel ne fut capté. Cette expérience passive (aucun message n'était envoyé) a le mérite d'avoir existé et a entamé une série d'autres tentatives.

Propositions pour un code cosmique

Envoyer ou capter des impulsions électriques ne représente qu'une partie du problème. Un autre problème restant est le code que l'on peut utiliser comme langage. Les projets présentés ci-dessus reposaient sur des images. Or, le seul langage que l'on peut imaginer utiliser repose sur des impulsions électriques, ce qui suppose l'utilisation d'un code binaire. Ces deux données peuvent être combinées, car il est possible d'encoder une image en impulsions binaires et de la transmettre par radio. C'est cette forme de code qui a été choisie pour un message, enterré en 1965 lors de l'Exposition Universelle, à New York, et qui doit être ouverte dans 5000 ans. Cette forme d'encodage présente l'avantage de fournir non seulement des informations factuelles, mais également, une méthode de communication susceptible d'être utilisée par nos éventuels partenaires. En revanche, un facteur de taille pose problème : les distances qui nous séparent de ces partenaires. Comment imaginer entamer le début d'une conversation, même si nos messages peuvent circuler à la vitesse de la lumière?

Radioglyphes et Lincos

Deux propositions de langage cosmique avaient déjà été faites, avant les années 60 :

- Lancelot Hogben a élaboré une syntaxe qui repose sur le concept de nombre et qu'il appelle les radioglyphes. Le nombre est pour lui le concept le plus universel car il a été l'élément que les hommes ont utilisé dès qu'ils ont tenté de communiquer à distance. Si le nombre est le premier idiome d'une compréhension interstellaire mutuelle, il est suivi par l'astronomie. Car, pour ce chercheur, les faits astronomiques sont ceux qui, après les nombres, sont connus des extra-terrestres et de nous-mêmes.
- Hans Freudenthal a proposé un autre langage appelé Lincos qui est destiné à être transmis par impulsions électriques, et qui est également fondé sur la communication de nombre. Il rajoute à ces éléments premiers :
 - 1- Des suites numériques (en introduisant l'arithmétique)
 - 2- Le concept de temps
 - 3- Le concept de comportement
 - 4- L'espace, le mouvement et la masse

Pour Watzlawick, son erreur est de penser qu'on pourrait enseigner aux extra-terrestres notre conception de la réalité.

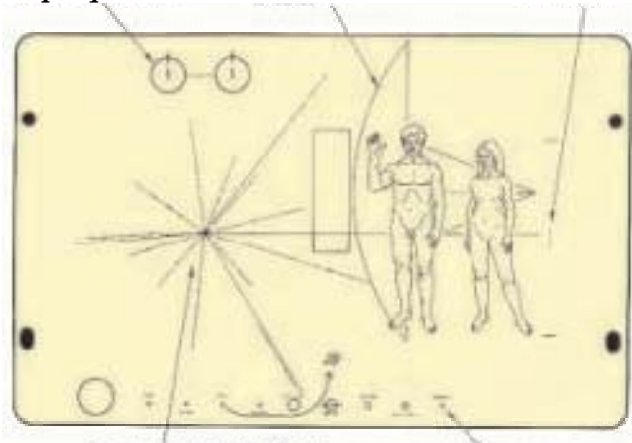
Un message de l'année 11000 avant Jésus-Christ ?

Le professeur Ronald Bracewell, de l'Université de Stanford a émit l'hypothèse que des sondes inhabitées pourraient circuler en orbite autour de la terre, destinées à recevoir les radiations artificielles émanant de cette dernière et à les retransmettre à leur planète d'origine. Ces sondes répèteraient également les messages interceptés, sur la même fréquence, et renverraient cet écho comme témoignage de leur existence. Pour le scientifique, après avoir renvoyé cet écho afin que nous découvriions son existence, la sonde enverra alors un message et certainement une image de constellation.

De tels événements se sont produits à Oslo, en 1927, qui font encore aujourd'hui l'objet de recherches approfondies. Un opérateur reçut des signaux d'une station radio et 3 secondes plus tard, leur écho. Le même phénomène recommença un an après, devant témoins. Un désarroi naquit de ce phénomène, qui provoqua un état d'incertitude et de désinformation, et l'on tenta de trouver un ordre qui puisse expliquer les faits :

Les messages envoyés furent reçus en écho, sur la même fréquence, mais avec des retards différents (8, 11, 15, 8, 13... secondes). Ces retards furent considérés par Duncan A. Lunan, comme une suite de nombres non pas arbitraire, mais au contraire comme une suite logique. En projetant les temps de retard sur un graphe, il découvrit que ce dernier représentait la constellation Bootis, telle qu'on la voit de la terre, et le troisième écho de la séquence, plus précisément la position exacte de l'étoile Epsilon Bootis. La position des étoiles de la constellation telle qu'elle figurait dans ce message ne correspond pas à celle que nous pouvons voir aujourd'hui, mais à celle qui existait il y a 13000 ans, ce qui signifierait que la sonde serait arrivée dans notre système solaire 11000 ans avant Jésus Christ.

La plaque de Pioneer 10



Cette plaque fut lancée le 3 mars 1972, fixée sur le flanc de Pioneer 10. Elle est censée fournir des informations sur notre monde à une autre civilisation galactique si tant est qu'elle soit récupérée.

Le professeur Carl Sagan, auteur du message, y a fait figurer à gauche ce qui sera reconnu comme les périodes caractéristiques des pulsars (qui permettraient à toute autre civilisation scientifiquement avancée de positionner notre système solaire).

Des réalités inimaginables

Il semble impossible pour l'homme d'imaginer d'autres réalités de deuxième ordre, virtuellement présentes dans l'espace. Pour Watzlawick, l'humanité est tellement jeune, qu'elle est loin de pouvoir tirer des conclusions sur l'évolution des civilisations, s'il y en a. L'auteur suppose que l'impact psychologique et social qu'aurait sur nous l'arrivée d'informations provenant de civilisations plus avancées que nous pourrait être de deux ordres, comme le montrent les expériences cliniques où un être est en présence d'une disponibilité soudaine d'un savoir supérieur, confronté à des informations d'une dimension insoutenable :

- Ignorer leur existence
- Prendre congé de la réalité toute entière, ce qui est l'essence de la folie.

18 – La communication imaginaire

Watzlawick, à l'image d'un mathématicien dont le travail consiste, selon lui, à "dérivée des théorèmes d'hypothèses postulées", s'attache dans cette dernière partie à traiter de contextes de communication purement imaginaires, et qui sont sources de situations paradoxes, tels qu'on a pu déjà en croiser notamment avec l'exemple du dilemme des prisonniers.

Le paradoxe de Newcomb

C'est précisément en tentant de résoudre ce dilemme que le Docteur William Newcomb, physicien, rencontra un nouveau paradoxe, établi sur une communication avec un Être imaginaire qui a la faculté de prévoir le choix des hommes avec "une précision presque absolue". Cet Être vous présente deux boîtes : la *boîte 1* contient 1000\$, et la *boîte 2* contient soit 1 million de \$, soit rien. L'Être vous propose soit de prendre les deux boîtes, auquel cas la *boîte 2* est vide, soit de prendre uniquement la *boîte 2*, auquel cas, cette dernière est pleine (car il aura prévu votre choix). Les événements s'enchaînent de la façon suivante :

- 1- L'Être fait sa prévision
- 2- Il remplit ou pas la *boîte 2* selon cette prévision
- 3- Il nous communique ses conditions
- 4- Nous faisons notre choix.

Selon Newcomb, l'un des deux choix vous apparaît comme évident, et pourtant deux raisonnements différents ont leurs défenseurs. Pour certains, il est évident qu'il ne faut choisir que la *boîte 2*. Pour les autres, comme l'Être a fait sa prévision avant que vous ayez pris votre décision, le million de dollars est ou n'est pas dans la *boîte 2*. S'il y est et que vous prenez les deux boîtes, vous aurez 1 million et mille \$. S'il n'y est pas, vous aurez 1000 \$. Vous recevrez,

selon cette théorie toujours 1000 \$ de plus qu'en prenant seulement le contenu de la *boîte 2*. Les premiers basent leur raisonnement sur un rapport logique et atemporel entre votre choix et le contenu de la *boîte 2* (votre décision conditionne le contenu de la *boîte 2*), alors que les autres raisonnent sur une relation causale et temporelle (le choix ne peut modifier une décision qui a eu lieu avant lui).

Watzlawick évoque ici divers éléments évoqués dans l'ouvrage pour les faire converger vers un sujet commun : la question du déterminisme ou du libre-arbitre. Nous savons qu'il nous est essentiel de savoir si notre réalité a un ordre ou non.

- 1- Si elle n'en a pas, la réalité est confusion et chaos.
- 2- Je compense cet état de désinformation par l'invention d'un ordre qui devient ce que j'appelle la réalité. Dans ce cas, je crois en mon libre-arbitre, et mes choix créent ma réalité.
- 3- L'autre réponse possible est qu'il y a un ordre, qui est indépendant de nous, dépendant d'un Etre supérieur dont nous dépendons. Dans cette hypothèse, la communication avec cet Etre devient un but essentiel pour l'homme. Dans ce cas, peu importe la nature de mon choix puisqu'il est le seul que je puisse faire.

Pour Watzlawick, les positions 2 et 3 sont intenable, et on ne peut vivre exclusivement selon l'une ou l'autre de ces positions, car si tout est préalablement déterminé, à quoi bon prendre des risques ? D'autre part, si je suis maître de mes décisions, sur quoi sont-elles fondées ? Uniquement sur des données aléatoires et non sur des causes passées ?

De nombreux philosophes et scientifiques ont proposé des réponses au dilemme du libre-arbitre. Dostoïevski, lui, n'en donne aucune, mais donne forme à ce dilemme dans le récit d'Aliosha : Jésus y représente le libre-arbitre, et le grand inquisiteur, le déterminisme.

Pour Watzlawick, nous préférons ne pas considérer les deux pendants du dilemme, et ignorer cette contradiction pour tenter de "mieux s'adapter à la réalité" et sauvegarder ce qu'on appelle "la santé mentale".

19 – Voyage dans le temps

Notre conception du temps est liée à l'expérience quotidienne que l'on en fait et à ses trois aspects que sont le passé, le présent et le futur. Elle est liée à l'idée de causalité qui implique que si un événement est la cause d'un autre, il s'est obligatoirement déroulé avant l'autre, dans le temps.

Mais la notion de temps est relative : imaginons que la vie d'un homme soit filmée du début à la fin. Pour cet homme, la notion de passé, présent, futur, sera liée à l'instant vécu. Sur la bobine figureront tous les événements qui ont constitué la vie de cet homme. Pour le spectateur, chacune des images n'est passé, présent ou futur que selon qu'elle a ou non défilé dans le projecteur. Le film est l'analogie d'un univers sans temps, que Parménide qualifie de "total, unique, immuable et sans fin; pas plus qu'il ne fut jamais, ni ne sera, puisqu'il est

maintenant tout ensemble, un et continu". Cette conception du temps va à l'encontre de la perception émotive que nous en avons, dans laquelle ne peuvent coexister le passé, le présent et le futur dont la somme totale constitue ce que l'auteur appelle le "phénomène temps".

Dans l'exposé du paradoxe de Newcomb, l'Être imaginaire est en mesure de prédire notre décision, car il peut "voyager dans le temps" : une fois qu'il a constaté votre décision, il revient en arrière pour remplir ou non la *boîte 2*. Le temps n'est que le déroulement d'un film où tout libre choix est illusion. En revanche, si le temps se déroule librement, chaque instant contient une infinité de possibilités qui s'ouvrent à lui, auquel cas, il existe un nombre infini d'univers.

Pouvoir voyager dans le futur ne résoudrait pas ce dilemme si toutes nos actions étaient prédestinées, et ne le résoudrait pas non plus s'il était possible de modifier notre ligne de conduite en fonction de ce que nous y verrions. Watzlawick, sur ce sujet, se rallie à l'héroïne de La fin de l'Eternité, roman d'Isaac Asimov, selon laquelle le fait de prévenir les échecs et les misères des hommes les empêcherait de trouver leurs propres solutions, ces dernières naissant de "la conquête des obstacles".

Imaginer voyager dans le passé déstabilise également notre sens commun. Si une information peut circuler dans le sens inverse du temps suppose que l'on prend connaissance des événements avant qu'ils ne se produisent, que les réponses arrivent avant que les questions ne soient formulées, que les conclusions arrivent avant que les expériences n'aient lieu...

De la même façon, pouvoir voyager dans le passé revient à créer autant de nouvelles réalités qui coexistent, que de voyages. En effet, revivre une période de son existence reviendrait à vivre une deuxième vie, différente de la première, à la même période que nous vivons la première.

Notre langage et nos processus de pensée sont limités aussitôt que nous touchons à la notion de temps, car ils sont fondés sur la définition que nous avons de la réalité, déterminent et perpétuent en retour cette définition. Dans son article "On the Contradictions of Time Travel", paru en 1974, Martin Gardner a traité de toutes les contradictions que soulèvent en nous les voyages dans le temps, quand ils permettent l'interaction, la communication entre des données du présent avec celles du passé ou celles du futur. En conclusion de son article, Gardner revient au dilemme déjà évoqué du libre-arbitre et du déterminisme : "l'histoire est-elle un film préenregistré, projeté sur un écran quadridimensionnel de notre espace-temps ? ou bien le futur est-il ouvert et indéterminé, n'existant en aucun sens, jusqu'à ce qu'il arrive effectivement ?"

20 – L'instant éternel

Il ne nous est possible de concevoir le temps qu'à travers une image d'écoulement. Il existe pourtant des situations qui ont été décrites de multiples fois qui relatent que l'esprit peut, dans des circonstances particulières, saisir le temps comme le décrit Parménide : "total, unique,

immuable et sans fin". Les états qui correspondent à ces situations sont souvent qualifiés de mystiques, d'anormaux. Dans cet ouvrage, l'auteur nous a montré comment notre réalité est faite de bon nombre de suppositions, croyances, hypothèses, superstition... Se délivrer de ces liens avec le passé ou le futur serait caractéristique de ces expériences. Des états induits par le mysticisme, l'intoxication par prise de drogues peuvent engendrer ce type d'expériences, mais ne sont pas les seuls. Ainsi, les situations de grand danger peuvent les provoquer. Watzlawick cite l'écrivain Arthur Koestler, qui dans "The Invisible Writing" décrit cette sensation, vécue dans une cellule de condamnés d'une prison espagnole : "J'ai dû rester plusieurs minutes, en transe, avec une conscience indicible que "cela est parfait". Puis, j'étais sur le dos, flottant à la surface d'un fleuve de paix (...) qui venait de nulle part, et ne s'écoulait nulle part (...) Puis, le *je* avait cessé d'exister et quand je dis "le *je* avait cessé d'exister, je me réfère à une expérience concrète aussi incommunicable verbalement que la sensation ressentie à l'écoute d'un concerto pour piano, et pourtant tout aussi réelle – seulement beaucoup plus réelle. Sa marque est que cet état est plus réel que tout autre éprouvé auparavant."

Cet instant, que Watzlawick appelle "l'instant pur", ne peut être exprimé à l'aide de notre langage et toutes les tentatives en ce sens ont échouées.

Mais, notre langage est inadéquat pour exprimer ce que Watzlawick appelle "l'instant pur", et toutes les tentatives en ce sens de ceux qui l'ont vécu ont échouées. Ce qui constitue le dernier paradoxe sur lequel l'auteur conclut son ouvrage. Les expériences qui atteignent les limites de l'esprit humain ne peuvent trouver dans le langage humain le moyen de les exprimer.

DISCUSSION ET CRITIQUE

Cet ouvrage semble dans un premier temps très facile d'accès car l'auteur procède par des exemples atypiques, voire imaginaires, les tourne et les retourne, parfois avec humour, afin de donner au lecteur une vision d'ensemble des notions utilisées, sans en développer longuement l'aspect théorique.

Pourtant les apports de Paul Watzlawick et plus largement de l'Ecole de Palo Alto (dite collège invisible, car cette école n'existait pas matériellement dans cette petite ville proche de San Francisco), au-delà de la pratique thérapeutique, d'expérimentations et de théorisations déduites de ces expérimentations, sont essentiels en matière de communication et s'appuient sur une vision d'ensemble de ce domaine.

En 1954, Ludwig von Bertalanffy publie The general system theory², dans lequel il définit les principes d'un courant philosophique et scientifique très important. Le "systémisme" de ce biologiste repose sur le fait que "le tout n'est pas une addition des parties", et qu'un système est un "ensemble d'éléments en relation les uns avec les autres de telle façon que toute

² La théorie générale des systèmes, Ludwig Von Bertalanffy, éd. Dunod, Paris, 1973

évolution de l'un provoque une évolution de l'ensemble et que toute modification de l'ensemble se répercute sur chaque élément." Se servir des apports de ce biologiste dans l'étude des relations humaines et l'approche des phénomènes de communication a permis de substituer à une démarche analytique (dans la perspective traditionnelle des sciences), une démarche globale, complexe, dynamique, qui relève du constructivisme.

Étant dans le monde, nous faisons partie d'un système qui nous fait autant que nous le faisons. Il n'est donc pas possible de vouloir comprendre, expliquer des objets que nous poserions en face de nous, mais il faut nous interroger sur la façon dont nous voyons ces objets, la manière dont nous les produisons, car l'environnement qui semble en dehors de nous est en fait une partie de nous-mêmes. La communication est le terme qui désigne ce rapport au monde.

D'une part, Gregory Bateson, l'un des fondateurs de l'école de Palo Alto a été le premier à adapter l'approche systémique à l'étude des relations humaines, en permettant ainsi de modéliser les types d'interactions sociales dans des contextes bien définis. "Pour chacun des membres du collège invisible, il s'agit de partir non de la nature psychologique des individus mais des systèmes dans lesquels ils s'insèrent (...) Ces systèmes fonctionnent selon une logique qui peut être formulée en termes de règles, à la façon des règles constitutives du langage. On parlera ainsi d'un calcul du comportement chez Watzlawick (...). Ces systèmes sont également conçus selon un système hiérarchique, si bien que tout élément est toujours enchâssé et enchâssant. On retrouve, par exemple, dans le concept de cadre, chez Watzlawick, l'idée de contexte, seul capable de donner sens aux éléments qui s'y inscrivent."³

D'autre part, en introduisant les notions issues du champ de la cybernétique que sont le feedback rétroactif ou les systèmes homéostatiques, Gregory Bateson posait les bases d'une théorie générale de la communication.

- Jusqu'à Gregory Bateson, la communication consistait en un message qu'un sujet émetteur envoie à un sujet récepteur par un canal. Seules comptent la transmission et la réception du message, nullement son interprétation et sa compréhension. Or de nombreux "filtres" ou bruits interviennent dans le processus de communication, qui affectent le contenu du message et en modifient la perception par chaque interlocuteur. Ici apparaît donc la notion de représentation qui joue un rôle essentiel dans la nature des échanges à travers les phénomènes de feed-back qu'elle suscite.⁴ En intégrant la notion de représentation à l'étude de la transmission de l'information, le concept de cybernétique devient plus apte à rendre compte de la communication.
- L'homéostasie, dans le domaine de la thermodynamique, correspond à la stabilisation d'un système à thermostat.

³ La nouvelle communication, Yves Winkin, éd. Seuil, 1981, p 107

⁴ La communication, Lucien Sfez, éd. PUF, n°2567, 1991, p. 42, (Coll Que sais-je)

En combinant ces deux notions, les Palo-Altistes ont considéré les systèmes interpersonnels (un couple, une famille...) comme des systèmes pouvant subir des changements sous l'effet d'informations circulant en boucle de rétroaction. Il existe deux types de rétroaction :

- Négative : celle qui régule un système et qui le stabilise. (Par exemple quand on avale 3 tablettes de chocolat on va être un peu malade mais notre corps va revenir à l'équilibre, c'est l'homéostasie).
- Positive : c'est celle qui au contraire conduit un changement dans un système (la machine, le cerveau, le corps) et permet à un système de croître et de se développer (exemple : notre propre croissance).

Cette approche a permis une appréhension globale des processus de communication, en y incluant la perspective non intentionnelle. Les situations de communication au-delà des échanges verbaux, non verbaux, intentionnels entre deux individus, s'élargissent à l'ensemble des comportements en interaction, les assimilant quasiment à la communication, ce qui induit que "tout est communication". Lucien Sfez la décrit comme devenant une enveloppe dans laquelle toute activité se situe : "La science, l'art ou les pratiques quotidiennes ne sont plus que des secteurs contenus dans le contenant communication. La communication va refléter tout le jeu du savoir et des activités. Ses règles seront universelles. En ce sens, elle devient reine. Nouvelle religion laïque. Encore devrait-on réellement démontrer sa laïcité..."⁵ Lucien Sfez voit dans cette volonté d'emprise du champ communicationnel sur les autres champs les limites de cette théorie. Il reconnaît la réussite thérapeutique mais s'interroge sur la faiblesse de la théorie. La communication devenant le contenant universel, rien n'est jamais réglé en soi, mais par interaction avec d'autres éléments. "La communication est à elle-même sa propre référence. (...) Comment légitimer sa royauté, sa divinité? La nouvelle religion ne peut que s'engager dans la direction du sacré. La nouvelle Eglise est là avec ses prêtres thérapeutes ou ceux de la science cognitive, pour la sécréter et la diffuser"⁶. Or, Lucien Sfez remarque que cette "religion" manque de symboles, et que les seules images "publiques" qui lui correspondent sont dans ce rêve de dialogue entre hommes et animaux, hommes et extraterrestres. Ainsi, la dernière partie du livre de Paul Watzlawick répond, selon Lucien Sfez, à des envies de douces rêveries et ne porte pas "la symbolique nous dotant d'une force collective", tout en précisant que "le collège invisible n'a pas su ni sans doute voulu s'ériger en nouveau Christ".

On peut constater, dans l'ouvrage de Paul Watzlawick comment les axiomes, postulats et théories recourent sans cesse des situations, permettant de les décrire. Ce qui valide la théorie, c'est qu'elle est applicable, c'est-à-dire qu'elle offre les moyens d'opérer des changements au

⁵ Critique de la communication, Lucien Sfez, éd. Seuil, 1988

⁶ Ibid, p. 268

sein de systèmes, qu'elle agit comme levier sur des situations spécifiques (cette caractéristique est illustrée dans La réalité de la réalité par la multitude d'exemples que fournit l'auteur, et est encore plus remarquable un autre ouvrage de Paul Watzlawick dont le sujet est le changement⁷). Gregory Bateson pose le principe selon lequel la science procède par déduction en décrivant, puis en expliquant: "le codage, la traduction (donc la théorie) simplifient toujours à l'extrême ce qui est fait de chair, de sang et d'action"⁸. Les aspects parfois anecdotiques de l'école cachent ainsi de vraies trouvailles qui sont souvent adaptables à d'autres domaines que le champ thérapeutique, caractéristique dont Lucien Sfez dit : "les trouvailles de l'Ecole sont toujours présentées comme des coups de force de supersujets : Erikson, Watzlawick, Bateson (...) apparaissent comme des sortes de héros au talent inventif et ingénieux"⁹.

Le langage est l'instrument du changement. Il n'est pas la matière dans laquelle se révèlent des indications, une vérité (en psychanalyse, il est le lieu où se déploient désirs et frustrations), mais il est en quelque sorte neutre, ordinaire. C'est lui qui permettra de répondre aux questions préalables à toute tentative de changement : quand, comment, dans quelles conditions, avec qui... En renonçant à la question du pourquoi, et lui préférant celle du comment, une mise en oeuvre du changement semble plus aisée dans des contextes autres que la relation d'un thérapeute et d'un malade. "Si l'on renonçait à l'exercice, prôné depuis des lustres et pourtant futile, qui consiste à rechercher à l'aide d'une anamnèse pourquoi un système humain en est venu à fonctionner comme il le fait, pour se décider à rechercher comment il fonctionne hic et nunc et avec quels résultats, on s'apercevrait que le véritable problème se trouve donc dans ce que le système a jusque là tenté de faire pour régler son problème supposé, et que l'intervention thérapeutique doit évidemment porter alors sur cette pseudo solution, génératrice de problèmes, et constamment réitérée. La solution constitue le problème. C'est donc elle seule qui doit déterminer la nature et la structure de l'intervention adéquate."¹⁰

C'est dans cette perspective que Paul Watzlawick fait apparaître deux types de changements¹¹:

- Le changement de type 1 : c'est un changement qui conduit la personne à adopter une nouvelle stratégie sans remettre en cause les schémas fondamentaux sur lesquels il fonctionne. Dans ce cas, les diverses modifications qui ont lieu à l'intérieur d'un système ne bousculent en rien ce système. L'équilibre n'est pas rompu, l'action n'interfère pas dans son fonctionnement. Le système reste stable.
- Le changement de type 2 : il agit directement sur les structures et l'ordre interne du groupe. Le système s'en trouve transformé. Ce changement suppose une remise en

⁷ Changements, Watzlawick, Weakland et Fisch, éd. Seuil, 1975

⁸ La Nature et la Pensée, Gregory Bateson, éd. du Seuil, 1984, p.33

⁹ La communication, Lucien Sfez, éd. PUF, n°2567, 1991 (Coll Que sais-je)

¹⁰ Le langage du changement, éléments de la communication thérapeutique, Paul Watzlawick, Seuil, 1980

¹¹ Changements, Watzlawick, Weakland et Fisch, éd. Seuil, 1975, p. 28

cause des cadres et schémas fondamentaux, le plus souvent par une intervention extérieure, la personne restant en général prisonnière de ses cadres de référence.

Lors des recherches que j'ai faites suite à la lecture de l'ouvrage de Paul Watzlawick, j'ai constaté que de nombreux travaux universitaires dont le sujet est le "changement organisationnel" faisaient référence aux méthodes et concepts déclinés par l'Ecole Palo Alto. Sans vouloir développer ici le sujet, il me semble pertinent de faire trois remarques en ce sens, suite aux éléments qui ont été développés ci-dessus.

Lucien Sfez dans la critique de la communication émet des réserves sur la façon dont les Palo-Altistes appréhendent le concept de changement, réserves qui m'ont semblées intéressantes quel que soit le cadre dans lequel le changement est envisagé :

1. Jurgen Ruesch dit que l'un des principes qui régit la psychologie américaine est le changement¹². Il faut bouger afin d'éviter le statisme. Sfez donne l'exemple du slogan publicitaire connu : "Changer de laxatif ne peut que vous faire du bien" et il souligne que l'on croit en la possibilité de changer les gens : "Foi en l'avenir et foi en la technique, introduite dans les problèmes humains." Ainsi, il met en garde sur la nécessité de prendre en compte les différences des rapports au pouvoir des Européens et des Américains.
2. Dans la théorie générale de l'interaction comme système, nous avons vu que l'observateur est en "interrelation" avec l'observé, que l'interprétant étant "dedans", il se situe dans un contexte interactif avec l'interprété. Or, Sfez fait remarquer que dans toutes les situations évoquées par les Palo-Altistes, il n'est jamais mentionné que l'interprétant subit aussi les changements opérés. Dans la pratique, l'observateur reste donc un interprète classique. La façon dont on veut opérer des changements peut ne pas être si "nouvelle" que l'on veut bien le dire.
3. Enfin, Sfez fait remarquer qu'il peut être difficile pour nous d'envisager si simplement de poser la question du "comment" (sur quoi l'on peut agir), en se débarrassant de la question du "pourquoi" (l'origine de l'origine). "Au loin le vieux monde", dit-il. "Ce rejet du vieux va de pair avec une caractéristique du pragmatisme qui se déplace à Palo Alto : une reconnaissance roborative du présent, une philosophie de la simultanéité, plutôt optimiste et débarrassée des nostalgies du commencement."

Ainsi, le changement immédiat est l'objet de toutes les disciplines de Palo Alto. Changement dans lequel l'individu est en action, déterminé, en situation qui fait preuve de capacités inventives et de volonté. Et Lucien Sfez dénonce le fait que "l'écosystémisme a tourné en morale artificielle, d'une époque qui construit la volonté et le moi, morale de l'intelligence artificielle elle-même".

¹² Communication et société, Bateson et Ruesch, éd. du Seuil, 1988

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

▪ **Résumé**

La rumeur d'Orléans, Edgar Morin, Paris, Le Seuil, 1969

Les frères Karamazov, Dostoïevski, traduction Henri Mongault, Paris, La Pléiade, 1962

La fin de l'éternité, Isaac Asimov, Paris, Denoël, 1967

Fragments, Parménide, traduit par John Burnet (dans L'aurore de la philosophie grecque - Ed 1919)

Vie et mœurs des abeilles, Karl von Frisch, J'ai Lu, 1974

▪ **Discussion et critique**

Le langage du changement, éléments de la communication thérapeutique, Paul Watzlawick, Seuil, 1980

Changements, Watzlawick, Weakland et Fisch, éd. Seuil, 1975

La théorie générale des systèmes, Ludwig Von Bertalanffy, éd. Dunod, Paris, 1973

La nouvelle communication, Yves Winkin, éd. Seuil, 1981

La Nature et la Pensée, Gregory Bateson, éd. du Seuil, 1984

Communication et société, Bateson et Ruesch, éd. du Seuil, 1988

Critique de la communication, Lucien Sfez, éd. Seuil, 1988